

Sauf l'intérêt qui a toujours été le mien, au sujet de la place de l'eau dans la vie des hommes, je n'ai pas de compétences spéciales pour en parler au nom de la planète.

Mais je suis née en 1923, dans une zone de climat méditerranéen, et qui plus est dans les Aspres, dont le nom porte sa connotation d'aridité, et cela fait donc presque un siècle que je vis au quotidien le problème de l'eau, de sa présence, ou son absence, son accès pour tous, sa répartition, sa distribution, sa protection aussi.

Sa protection, parce qu'elle est menacée de raréfaction, pire de disparition totale dans certains points de la planète, et, au moins aussi grave, menacée de pollution partout dans le monde, même si cette atteinte à la pureté peut prendre différentes formes.

Car « l'aigua es senyora » disait ma grand-mère (l'eau est une grande dame) que rien ne doit salir et à qui on doit éviter tous les contacts dégradants.

Donc, mon propos d'aujourd'hui portera essentiellement sur les réflexions devant l'évolution des usages de l'eau dans le Roussillon durant le 20<sup>ème</sup> siècle.

J'ai connu dans ma petite enfance, une économie rurale, axée toute entière sur la présence ou le manque d'eau, qui conditionnait le choix des plantes susceptibles d'être cultivées, de leur répartition dans l'espace, selon que l'on

vivait dans l'Aspre ou le « regatiu » (« regatiu » signifiant « irrigable ») :

- Regatiu ponctuel dans la zone de garrigues où était situé le mas familial, grâce à de minuscules réseaux très organisés, dont la verdure était visible de loin en loin, au milieu des landes à moutons et de maigres forêts clairsemées ;
- Bien différent du Regatiu de la plaine, remontant au Moyen-Âge, avec un réseau très sophistiqué, géré par les exploitants eux-mêmes, non sans quelques conflits réglés avec fermeté, car chacun savait que sa survie en dépendait.

J'ai, de cette période, le souvenir d'une spectaculaire séparation linéaire, sorte de frontière entre les deux zones où, en quelques pas et quelques mètres (la largeur du canal d'arrosage et son chemin de l'aiguader), on changeait brutalement de monde.

D'un paysage gris et rocailleux, aux arômes puissants, à l'austère végétation épineuse ne connaissant qu'une courte, lumineuse et fragile floraison printanière, avec ses mas et ses petits hameaux enclos dans l'autonomie de leurs cultures autarciques, quelques petits ponts de briques rousses donnaient accès à la luxuriance des champs et des vergers en continu, croulant en toutes saisons sous leurs abondantes

productions, auxquelles l'expérience des siècles de paysans avaient apporté une remarquable efficacité.

Mais l'eau, rare ou abondante, qui permettait à tous de vivre, dans l'Aspre ou le Regatiu, venait entièrement des eaux superficielles, sources, puits, rivières et ruisseaux, torrents, canaux ou aqueducs, renouvelables à peu près annuellement selon le régime des pluies, vaches grasses ou vaches maigres.

Ces eaux ont vu leur étiage baisser assez brutalement, pour finalement disparaître pratiquement, en quelques décennies.

D'autres existaient en sous-sol, nappes phréatiques profondes, impossibles à exploiter faute de moyens techniques perfectionnés.

L'apparition de ceux-ci, accélérée par le développement de l'agriculture industrielle mondialisée (et l'apparition du tourisme de masse) a favorisé une exploitation trop rapide, sans règles et sans recul, de ces eaux miraculeuses qu'on croyait intarissables.

Il a ensuite fallu forer de plus en plus profondément, et à plus grand coût, pour trouver une eau qui ne se renouvelait qu'à échelle des temps géologiques, et non à l'échelle humaine ; de plus en plus cher, avec des risques de pollution en constante augmentation, causés par des adjuvants chimiques mal maîtrisés.

Notre région connaît maintenant une évolution imprévue. Malgré ces nouvelles formes, plus performantes, d'irrigation, l'agriculture y meurt de sa mondialisation forcenée. Et les paysages y ressemblent de plus en plus à des savanes arides qu'aux jardins chantés par Bausil au début du 20<sup>ème</sup> siècle.

Pour en terminer, quelles propositions puis-je faire ? Sinon de se sentir solidaire de toute l'humanité devant ces difficultés locales auxquelles nous sommes confrontés dans les Pyrénées-Orientales.

Mondialement, la privatisation de l'eau au bénéfice d'une minorité est un crime contre l'humanité.

L'eau est indispensable à la vie. On meurt de soif en 48 heures. C'est aussi simple que cela.

Sachons donc économiser celle que notre société privilégiée met à notre disposition pour l'usage quotidien.

Et peut-être, sachons privilégier dans chaque pays, une agriculture nourricière adaptée aux possibilités locales d'irrigation, utilisées de façon optimale et rationnelle, sans ces chantiers pharaoniques, demandant des investissements disproportionnés à leur utilité réelle pour l'ensemble des populations, chantiers dont l'efficacité à long terme n'a jamais été vraiment démontrée comme supérieure à ces plus

modestes réseaux d'irrigation, ne demandant aucune énergie autre que la gravitation qui, eux, ont traversé les siècles, et qui ne mourront que de notre mépris.

Adrienne Cazeilles  
Mercredi 7 avril 2010